

texte libre et parole qui libère

Fabienne WETTERWALD

Sélestat, Bas-Rhin

J'ai mené une expérience très intéressante dans un atelier d'écriture à l'IUFM où je suis actuellement en formation. Je pratique depuis mes tous premiers pas dans l'enseignement, le texte libre. Or dans cet atelier, Mme Strauss-Raffy (maître de conférences en sciences de l'éducation et psychopédagogue) nous demandait d'obéir à certaines contraintes : simples mais puissantes. Comme par exemple d'écrire à un enseignant qui nous a marqués dans notre scolarité. Son approche sensible et inspirée par la psychanalyse a été puissamment libératrice pour moi. Ce qui me fait m'interroger sur la place de la contrainte dans le texte libre.

Oury écrivait : «Le cadre est la condition de la liberté et du désir». On oublie parfois que le texte libre s'inscrit dans un cadre. Le cadre d'une institution. On pourrait même dire que le texte libre est une institution : celle d'un temps organisé où l'enfant écrit un texte qu'il va lire à l'ensemble d'un groupe selon un rituel qui protège sa parole. (choix de texte avec présidence, loi «on ne se moque pas» etc.) Il peut d'ailleurs choisir de ne pas le lire. Mais lorsqu'il écrit, il s'adresse à un groupe. Il s'adresse à de futurs auditeurs qui l'écouteront attentivement et lui poseront des questions.

L'enfant a peut-être même déjà l'idée de s'adresser à des lecteurs inconnus, car si son texte est élu, il sera publié dans un journal scolaire. Mais cette publication amène de nouvelles contraintes : si son texte est choisi, l'élève devra accepter de le transformer. Il devra se soumettre aux règles de la langue française et à celles des lois éditoriales qui interdisent notamment les propos racistes, diffamatoires ou le plagiat.

Pour en revenir à mon expérience, je veux témoigner de la force de cette chose : s'adresser à l'autre. Lorsque j'écrivais cette lettre à l'instituteur qui m'avait broyé, je savais qu'elle ne lui parviendra jamais, puisqu'il est mort, mais à travers l'écoute de mes camarades de formation, par l'intermédiaire de leur conscience, je pouvais enfin m'adresser à celui qui m'avait fait taire.

Ce fut émotionnellement très fort. A tel point que Mme Strauss-Raffy me demanda de retravailler mon texte pour pouvoir l'intégrer à un livre en cours de rédaction. Cette reconnaissance du groupe et du professeur, et cette obligation de mettre mon texte «aux normes» m'a contraint à aller jusqu'au bout de la catharsis. Le soir même dans ma voiture, je pus, pour la première fois, penser à cet instituteur sans souffrance.

Je ne me suis pas mise au travail immédiatement, mais lorsque j'écrivis le texte final, ce fut d'une grande facilité. Le jour déclinait à mesure que lâchaient les représentations pénibles de cette scène "primaire". C'était comme lorsque l'on compose un poème : l'écriture devient le guide vers un lieu inconnu dont on a l'intuition mais qui n'existe pas encore. Le texte qui apparaît sous la neige, est le chemin qui y mène. Un chemin qui hésite parfois pour contourner un obstacle mais qui finit par aboutir au surplomb embrasé d'un paysage devenu limpide et heureux.

<http://www.strauss-raffy.com/public/psychopedagogie-reeducation.php>

Cher Monsieur Ardi

Je vous appelle Monsieur Ardi pour ne pas prononcer votre nom, le nom que je m'étais fabriqué, un nom aux contours indéfinis qui n'avait de certain que cette fin : « ardi ». Votre véritable nom est italien. Je n'ai réussi à le prononcer pour la première fois que cet été, lorsque je l'ai vu écrit en lettres métalliques sur la pierre noire de votre tombe. C'est donc à la pierre noire que je m'adresse. Cette pierre que vous avez mise dans ma vie. Cette pierre lourde qui est venue briser les restes fragiles de mon enfance, un matin banal où je venais chercher auprès de vous amour, soutien, culture, savoir.

Vous m'attendiez au portail.

Le directeur attendant quelqu'un au portail, ce n'était jamais arrivé.

Vous m'avez fait entrer dans la grande salle de classe au parquet ciré, seule.

Vous m'avez parlé longtemps comme si vous pleuriez. Comme si j'avais fait quelque chose de grave. Et en effet, j'avais fait quelque chose de grave. J'avais parlé à ma mère de ces accents que j'oubliais de mettre sur la tête des « a ». Ces accents graves que vous imprimiez sur ma tête de linotte avec votre livre de grammaire et qui venaient heurter les parois commotionnées de mon crâne.

Mon père, qui habituellement ne s'occupait ni de pédagogie, ni de grammaire, ni de moi, ne supporta pas que l'on accentuât ainsi des prépositions sur le chef d'un de ses rejetons. Il vint vous trouver et vous parla des cheveux de ma tête. Il vous prévint que si vous touchiez encore à l'un d'entre eux, il vous casserait la figure.

La honte broyait les mots qui auraient pu se former dans ma bouche si dans ma tête ils étaient parvenus à se rassembler ! Vous dire : Je n'y suis pour rien. Je ne lui ai pas parlé. Je ne vous ai pas accusé. Je ne lui parle jamais. J'ai souvent mal à la tête. C'est pour ça que j'en ai parlé à ma-maman. Je ne savais pas que c'était mal. Je n'ai pas menti. Je ne savais pas que ma mère lui dirait. Je ne savais pas qu'il viendrait. Je suis désolée. Je ne vous veux aucun mal. Je vous aime.

Mais je restai muette, à vous regarder.

Puis vous êtes sorti.

Le silence.

Les cris des enfants qui jouent. Votre coup de sifflet.

Les appels des enfants qui se rangent. Votre voix.

Les murmures d'enfants qui se sont rangés.

Le silence d'enfants en rang.

Le silence.

« Avancez ! » Ils avancent. Bruits de pas étouffés, de frottements dans le couloir. Les manteaux que l'on accroche, les bonnets. Les chuchotis qui reprennent.

« Silence ! » Ils se taisent et se tassent contre le mur. Par deux.

« Entrez ! »

Ils entrent.

Tous les enfants du CM1-CM2.

Tous les enfants de mon âge, mes amis, mes pairs, mon univers.

Ils me voient. Devant. Seule. Toute rouge. Les mains dans le dos.

Un élève tout rouge, seul, face à la classe, ce n'était jamais arrivé.

Ils se tiennent debout derrière leur chaise. Ils me regardent. Puis vous leur dites de s'asseoir.

Ils s'assoient. Ma place est restée vide.

Ils attendent.

Ils attendent que vous parliez et vous avez parlé. Très longtemps. Vous saviez si bien parler.

J'aimais vous écouter, lorsque vous nous entraîniez sur les champs de batailles napoléoniens.

Vous aimiez Napoléon et nous admirions Napoléon ! Vous aimiez Beethoven et nous vénérions Beethoven ! Vous aimiez les caniches et nous adorions les caniches ! Vous détestiez les ingrats et j'étais l'ingrate. Vos paroles métalliques disaient tout le mal que désormais je penserais de moi. Doucement la pierre noire de votre ressentiment me broyait.

Il ne demeurait qu'un tout petit espace sous une armoire, une de ces armoires vitrées remplies d'objets de curiosité, et ce qui restait de moi s'y est réfugié. J'ai vu comment vous avez invité mes amis, mes pairs, mon univers, à me renier. Il fallait qu'ils oublient pour toujours la bonne élève que j'avais été. Pour prouver leur bonne volonté, il fallait qu'à leur tour ils me jettent une pierre. Et je les ai vus, mes amis, mes pairs, mon univers, ils m'ont jeté des cailloux ! La plupart étaient indifférents comme des gravillons, certains étaient plus petits que des larmes, mais quelques-uns étaient plus lourds et plus laids que la revanche d'un jaloux.

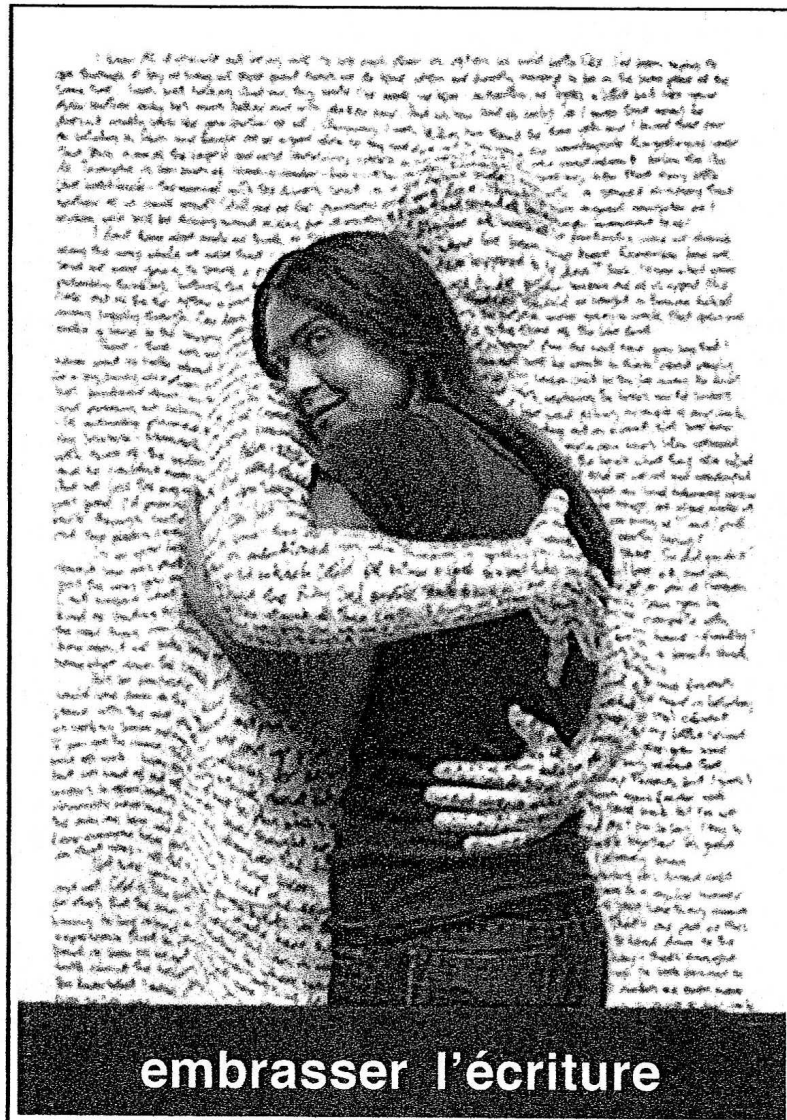
Maintenant que ce n'est plus moi mais vous qui êtes couché sous cette pierre noire, j'ai peur à mon tour de vous jeter des cailloux. Vous m'avez rendu bien solitaire, mais je ne suis pas

cruelle. Je comprends que cette pierre tombale est réelle et que la mienne n'est qu'illusion. Je suis vivante, je le sais, Monsieur Ardi, mais je voudrais l'éprouver. C'est pourquoi je vous écris. Comme alors, lorsque chaque semaine vous nous inventiez des sujets de rédaction, je cherche à éveiller votre attention. Je sais bien que ce n'est pas possible, que plus jamais vous ne me parlerez. Mais peut-être m'écoutez-vous ?

Je voudrais vous parler de cette armoire sous laquelle je m'étais réfugiée. Je ne me souviens pas des objets qu'elle contenait. Et justement, c'est de cela que je veux vous parler, de cette armoire vitrée que je n'ai cessé de remplir d'objets ramassés dans mes promenades et mes rêveries. Dans mes lectures aussi. Je les ai soigneusement classés, répertoriés, étiquetés. Je leur ai donné un nom. Vous ne m'avez pas coupé l'accès au monde. Au contraire, vous avez aiguisé mon appétit. A côté des mots de pierre qui brisent, j'ai découvert des mots de vitres qui protègent. A côté des mots de colère qui tuent, j'ai découvert les mots de papier qui ramènent à la vie. Ils sont tellement puissants que je peux vous parler aujourd'hui. Ils sont tellement puissants qu'entre ces lignes de mots écrits, je vous vois, vous me souriez, vous allez partir maintenant. Je vous ai pardonné.

Fabienne Wetterwald

adresse du blog de Fabienne Wetterwald, libre parole d'une enseignante :
<http://sevenf.canalblog.com/>



origine de l'image ?

«L'humanité a des pouvoirs qui sont inimaginables pour chacun de nous, isolé. J'existe grâce à mes contacts avec les autres : je suis les liens que je tisse. **Le vrai moi est dans les liens que je suis capable d'avoir avec les autres** et ce que j'ai à faire dans la vie, c'est de créer ce tissage. Et pour y parvenir, il faut que j'ai appris à le faire.» **Albert JACQUARD**